L'ABEILLE.

PAR BUILLITT, MAGNES & Cie
No. 81, RUE CHARTRES.

PRIX DES CONDITIONS.....$10 payable d'avance
TROIS POUR UN SEMAINE, $10

NOUVELLE-ORLEANS.
MARDI MATIN, 25 OCTOBRE 1842.

POUR PRÉSIDENT DES ETATS-UNIS
HENRY CLAY.

LE DROIT DE VISITE EN FRANCE.—On éprouvera peut-être les journaux français une certaine satisfaction à voir la constance avec laquelle quelque-uns d'entre eux défendent la position que la chambre des députés a faite au ministère Guizot par son vote sur le droit de visite. Le bruit répandu à tort par un journal anglais que les Etats-Unis avaient sur ce point abandonné leurs justes droits n'a pas même pu décourager cette partie indépendante de la presse; au moment même où ce bruit pouvait avoir quelque consistance, elle niait la réalité du fait et se refusait à croire à une faiblesse de la part des plénipotentiaires de l'Union; elle aura appris avec joie que de notre cote aucune concession compromettante n'avait eu lieu; et elle se sera senti plus de courage encore à défendre la juste cause qu'elle a embrassée.

"La négociation ouverte avec les Etats-Unis, dit le Siècle du 10 septembre, n'a produit jusqu'à présent que des faits complètement favorables aux doctrines soutenues par l'opposition sur le droit de visite. Le gouvernement américain, quoi qu'en aient dit les journaux anglais, a d'ailleurs si peu l'intention de s'écarter des principes proclamés par le général Cass dans cette grave question, que M. Everett, représentant du cabinet de Washington à Londres, est en ce moment à Paris pour conférer à ce sujet avec notre collègue. Nous croyons pouvoir affirmer que la mission de lord Ashburton ne fournira à M. Guizot aucun prétexte de ratifier un traité qui aurait immédiatement amené le retrait du cabinet si nous voyions sous un véritable gouvernement parlementaire."

Le même journal dans son numero du 15 septembre enregistre un fait qui tendrait à prouver que le ministère Guizot voudrait se soustraire à l'obligation où l'a placé le vote de la chambre des députés; mais sans doute il n'y appartiendra pas, en présence de la jalouse observation à laquelle le soumet l'opinion publique:

"On écrit de Paris à la *Gazette d'Augsbourg*:

"On assure que les négociations entamées sur le droit de visite n'avaient point pour objet la ratification du traité sur le droit de visite, mais d'établir des garanties contre l'abus du droit de visite. On assure maintenant que le traité de 1833 sera renouvelé et confirmé en y faisant quelques changements. Le procès-verbal concernant la ratification, resté ouvert à la demande du comte de Saint-Aulaire, sera clos. Le traité du 20 décembre 1841 serait considéré comme si la France n'y avait jamais pris part."

Cette nouvelle mérite une attention d'autant plus sérieuse que, depuis quelques jours, nous avons entendu dire par des personnes ordinairement bien informées que M. Guizot s'occupait à tourner la question du droit de visite au moyen de changemens apportés à la convention de 1833, dont la chambre n'a pas demandé le rappel. L'opinion doit donc se tenir pour avertie qu'avant le 9 janvier, M. Guizot aura fait quelque chose d'équivalent au traité de 1841, qu'il refusa jusqu'à ce fait permis de ratifier. Il est impossible cependant de se méprendre sur la volonté du parlement. Il ne peut la résumer en ces termes: Ne pas ratifier le traité de 1841 et profiter de toutes les occasions pour restreindre la convention de 1833. Mais M. Guizot espère sans doute que la ratification étant faite, la majorité aura se soumettre à un fait accompli. Voilà ce que la majorité aura gagné à maintenir M. Guizot au pouvoir malgré tous les principes du gouvernement parlementaire.

Le Courrier Français se prononce plus énergiquement encore que son confrère sur la conduite qu'doit tenir le gouvernement français, quelle que soit d'ailleurs la résolution prise par le notre; mais on sent au fond qu'il compte que cette résolution sera digne de la vieille et glorieuse politique des Américains.

"L'acte le plus patriotique de la dernière session, et avec le plus mortifiant pour M. Guizot, c'est la résolution de la chambre des députés relative au droit de visite. Plus l'Angleterre en a été blessée, plus nous devons comprendre que l'intérêt de la France, son intérêt matériel aussi bien que l'intérêt de sa gloire, a été préservé par la résolution de la chambre des députés. Et quand le *Globe* taxe cette résolution d'acte *déloyal*, ce mot du journal anglais est le véritable éloge acté d'intelligence de la politique anglaise et de fidélité au pays.

"Ce même journal avait donné la nouvelle que le gouvernement américain avait accédé au droit de visite, et il en concluait qu'un tel exemple forcerait la main à la France et que bientôt il faudrait bien qu'elle en pas à par ou l'Amérique en aurait passé.

"D'abord la nouvelle a été démentie, et il pourrait se faire qu'elle eût été inventée sciemment pour le besoin de l'argumentation du journal; mais elle serait vraie, que le raisonnement du *Globe* n'en serait pas moins faux. Sans examiner aujourd'hui les conséquences d'un fait qui le temps de discuter si l'authenticité en est prouvée plus tard, nous pouvons rejeter au *Globe* que si jamais les Etats-Unis de se déshonorer en abandonnant leur vieille et glorieuse politique, ce n'est pas une raison pour que la France se déshonore; que nos chambres ne se soumettront point à une humiliation parce que le Congrès aura consenti à la subir, que M. Guizot, quoique en dise le journal anglais, ne peut pas avoir la témérité de prétendre comme il aurait chercher à la législature des Etats-Unis plutôt que d'un acte de vigueur qu'elles renouvellerait au besoin, qu'en fin la France est bien assez puissante pour ne pas considérer si elle est seule ou suivie par d'autres dans la route de l'honneur, et que plus elle se trouvera toute droite en marchant dans la ligne de la justice et de la liberté des mers, plus elle aura pour elle de gloire à le décréter."

OHIO ELECTIONS.

Les élections de l'Ohio ont eu lieu le 11 courant, nous espérons donc avoir aujourd'hui des retours complets; mais nous n'en trouvons qu'une partie dans les journaux de New York et de Baltimore, et contre notre attente ces retours ne suffisent pas pour déterminer le résultat général. Nous avons la conviction que le gouverneur Corwin, candidat whig, a été réélu; mais rien ne nous en donne la certitude. Les votes que nous connaissons jusqu'à présent, montrent une diminution singulière sur le nombre des voix données en 1840, mais ils dépassent singulièrement celui de 1836, époque à laquelle le candidat actuel des locofocos, M. SHANNON, l'emporta par une majorité de six mille. Nous saurons sans doute demain à quoi nous en tenir; espérons que le jeune Géant de l'Ouest n'aura pas déserté la cause whig, à laquelle il a déjà rendu tant de services.

Avant-hier soir, un nègre qui était poursuivi par des hommes de la police parvint à les éviter à la faveur de l'obscurité. Ceux-ci se doutant bien que le fugitif ne pouvait aller bien loin à une heure aussi avancée, s'en retournèrent à leur poste. Mais l'esclave qui de son côté sachant qu'il ne pouvait continuer sa course sans danger entra dans une maison et pour n'être pas aperçu des personnes qui l'habitaient, il se réfugia dans une cheminée, dans laquelle il resta caché toute la nuit, ce n'est que le lendemain lorsqu'on alluma du feu, que craignant d'être asphixié par la fumée, il fut forcé de quitter sa retraite.

La compagnie de pompiers "Creole Fire Company No. 9" vient de recevoir une pompe nouvelle venant de Baltimore, à bord de la barque Mary.

D'après la *Gazette de Baton Rouge* du 22 courant, le bruit courait que quelques cas de fièvre jaune s'étaient declarés à la cote, et que deux jeunes gens étaient morts de cette maladie.

Quatre esclaves appartenant à M. Buhler, de Ouest-Baton-Rouge, ont ramassé dans un seul jour 1750 livres de coton; trois autres esclaves, parmi lesquels se trouve un petit nègre de neuf ans, appartenant au même maître, en ont ramassé 1037 livres dans le même espace de temps.

L'Union, organe de M. Tyler à New York, consacre de temps à autre un article à vanter le *Madisonian*, organe de M. Tyler à Washington. Cette dernière feuille ne reste pas en arrière en fait de politesse. *Aucune Assemblée*.

Il y a en circulation à New York une grande quantité de billets faux de différentes banques. Plusieurs arrestations ont déjà eu lieu.

YUCATAN.—Nous apprenons par la goélette *Henry Clay*, arrivée hier en 6 jours de Campêche, que les troupes de Santa-Anna étaient campées à cinq lieues de cette ville, qu'on s'attendait à voir attaquée d'un jour à l'autre.

Monsieur l'Editeur de l'*Abeille* est prié d'annoncer que la quête faite dans l'église de St. Augustin, par la belle compagnie des Gardes d'Orléans, à l'occasion de son dix-neuvième anniversaire, a produit une somme de vingt-neuf piastres cinquante cents, dont la moitié a été donnée à l'Asile des Garçons, et l'autre moitié à l'Asile des Filles, orphelins de la Nouvelle-Orléans.

RECOLTES.

Nous lisons dans le *Républicain* de Franklin [Attakapas]

"Depuis quelques semaines le temps a été très favorable à la récolte des cannes. Plusieurs habitans ont déjà commencé leur roulaison; mais jusqu'à présent il leur est impossible d'évaluer combien ils récolteront par acre; tout ce qu'ils peuvent affirmer c'est que la qualité des sucres sera fort belle.

"Un habitant des bords de cette paroisse nous apprend qu'immédiatement après les dernières pluies les chenilles ont fait invasion dans sa récolte, et en ont détruit les deux tiers

"Depuis quelque temps l'état sanitaire de cette paroisse est bien d'être satisfaisant: plusieurs décès ont été occasionnés par la fièvre, la semaine dernière, à Dutch seulement. Nous n'avons jusqu'ici à regretter la mort de personne en ville, mais il y règne une fièvre dont presque tout le monde est atteint."

—La Gazette de Plaquemines du 22 dit que les planteurs sucriers se plaignent peu de la récolte, et que les sucres nouveaux faits sur les plantations du major Beeler et de M. Robert Sewall sont très beaux. Le major B.... a fait 50 boucaudes la première semaine. M. Valery Hebert, le docteur Clément et à peu près tous les autres planteurs des environs, ont commencé à rouler et paraissent très satisfaits de leur récolte.

MOUVEMENT DE L'E. UNIS.—Au nombre des bâtiments actuellement dans les chantiers de Charlestown, (Mass.) se trouvent trois vaisseaux de ligne, le *Vermont*, le *Virginia* et l'*Ohio*. Il y a aussi le *Cumberland* de 44 canons, la frégate Potomac de 44, et plusieurs autres navires, tous en bon état et prêts à prendre la mer.

RIXE ENTRE DES POMPIERS.

Jeudi soir, une scène des plus désagréables et en même temps des plus dangereuses, est venue troubler la tranquillité habituelle de notre ville. Deux compagnies de pompiers la *Vigilante* et l'*Indépendante* se prirent de querelle dans la rue et en vinrent aux mains. On ne connait pas precisément la cause de ce conflit, seulement on sait qu'une fausse alarme d'incendie avait fait sortir ces deux compagnies. Comme la bataille devenait chaude et qu'un lancait des deux côtés des briques et des pierres, la police intervint. 14 officiers ayant à leur tête un constable et un député constable, se présentèrent et sommèrent d'abord par la persuasion à faire rentrer les jouteurs dans le devoir, mais au lieu d'écouter leurs paroles bienveillantes ceux-ci assaillirent les hommes et la police, et leur lancèrent des projectiles. Plusieurs d'entre eux furent très maltraités. N'est-il pas déplorable pour notre population d'avoir à enregistrer des scènes semblables! Quel que soit le motif qui ait occasionné cette bataille, du moment que la tranquillité des citoyens était troublée, l'intervention de la police n'était-elle pas urgente! Et les pompiers dont nous nous plaisons à enregistrer chaque jour les traits de dévouement et d'intrépidité auraient-ils été oublier, eux, le respect dû aux autorités? (Bon de Baltimore.)

VARIÉTES.

HISTOIRE DES TREIZE.

[*Voir l'Abeille d'hier.*]

II.

M. Dumège était un des ces hommes sans profession qui viennent se confiner dans le Marais où rien ne pénètre des bruits et des usages du Paris moderne. Il avait alors cinquante ans, et sa femme quarante-quatre. Ils étaient tous deux petite de taille, et l'on n'a dit que dans leur jeunesse ils passaient pour un joli couple. Mme. Dumège était maîtresse absolue dans son ménage, et avait accoutumé son mari à n'avoir jamais de volonté qui fut opposée à la sienne.

Ce brave homme était inscrit sur le grand-livre de l'Etat pour une rente annuelle de 1,700 francs, et les registres de la mairie de son arrondissement indiquaient qu'il était père de treize filles que sa femme lui avait données en sept couches sedlement. Les douze jeunes personnes blondes dont je vous ai parlé, et qui se ressemblaient tant, étaient nées par paires.

Une seule des enfans de cette famille était venue au monde sans être escortée d'une sœur jumelle; c'était Esther, celle qui venait d'être atteinte par le choléra, et que sa mère chassait sans pitié de la maison au moment où il semblait que la malade n'eut plus qu'à rendre l'âme.

Esther avait alors dix-sept ans; contrairement à ses sœurs, elle était brune comme une Espagnole, et d'une beauté caractérisée bien différente de cette gentillesse chiffonnée qui distinguait les autres; et pure, par un étrange caprice de la nature, elle ne paraissait pas si portrait à cette sœur inconnue dont M. et Mme. Dumège étaient la souche; sa taille était svelte, élancée, de sorte qu'elle dominait ses sœurs de toute la tête. Sa mère éprouvait pour elle une aversion qu'elle ne se donnait pas la peine de dissimuler. Au lieu d'une robe d'alepine, Esther était vêtue d'une mauvaise toile grise qui était rarement renouvelée; c'était elle qui était la très humble servante de ses sœurs; elle brossait leurs habillemens, savonnait leur colerette, balayait leur dortoir, nettoyait les lampes et s'occupait de ces mille détails d'intérieur que les demoiselles elles-mêmes n'abordent qu'avec répugnance. S'il y avait quelques visites à faire, ou une promenade, ou une partie de plaisir, Esther était obligée de garder la maison, et la mère répondait aux personnes qui remarquaient l'absence de la troisième fille, que Esther était sotte, méchante, sale, qu'elle lui faisait honte.

Le mari avait bien essayé quelquefois de faire des observations à ce sujet, mais un coup-d'œil sévère de sa femme lui faisait fermer la bouche, et il baissait la tête avec humilité.

Les mauvais traitemens de sa mère et même de ses sœurs n'arrachèrent jamais une plainte à la pauvre enfant, victime résignée qui dévorait ses larmes en secret et qui demandait à Dieu les consolations qui lui manquaient sur la terre. Quand quelques amis venaient passer la soirée à la maison, elle ne restait pas au salon et se renfermait dans le dortoir, où elle faisait de longues prières pour le bonheur de sa famille.

On avait donné à ses sœurs des maîtres de musique et de dessin, et la malheureuse réprouvée avait d'abord pris part aux leçons; mais au bout de quelques jours, Mme. Dumège, jalouse de voir que ses sœurs surpassaient de beaucoup ceux de ses autres enfans, avait déclaré qu'elle cesserait désormais de prendre des leçons, sous prétexte que c'était de l'argent perdu et qu'elle était incapable de profiter des sacrifices qu'on avait la bonte de faire pour elle.

Esther pardonna à sa mère cette injustice, et comme ne lui avait pas défendu de rester dans la salle d'étude où pendant toute la journée elle prêtait une oreille attentive à tout ce que le professeur donnait ses enseignemens, elle y prêta toute son attention et consacra le temps où on la laissait seule à la lecture, à étudier de son côté. Elle était douée de si grandes dispositions, d'une volonté si persévérante, qu'elle réussit à devenir mieux que ses sœurs, et à vaincre sur le jeune des difficultés qui découragaient les autres; mais personne n'avait pu deviner dans le secret des triomphantes émotions qui naissaient la jeune fille à supporter les persécutions de sa vie quotidienne.

L'indigne conduite de Mme. Dumège m'avait amené à soupçonner une partie de ces traits vérités, et j'en éprouvai pour la malade un intérêt que je n'avais pas encore ressenti encore. Malgré le peu d'espoir que j'avais de la sauver, je résolus de veiller sur elle avec une attention de tous les instans, de faire un appel sérieux à tout ce que je pouvais avoir acquis d'expérience dans l'art de combattre l'épidémie: je passai le reste de la journée, je consultai chaque jour sur son état non des plus grandes lumières de la médecine moderne qui venait rigulièrement faire une visite gérondie; enfin j'eus le bonheur de voir Esther reprendre la vie et il n'y eut bientôt plus de danger pour elle.

Quand elle entra en convalescence, je rongeai qu'il n'est rien de plus imprudent de la laisser exposée aux miasmes délétères de l'hôpital, et je la reconduisis moi-même chez ses parents.

Il y avait deux cercueils dans la maison.

Nous ne trouvâmes dans le salon que M. Dumège seul, tristement assis sur une chaise basse, et la tête pressée appuyée sur ses genoux. Il nous jeta un regard terne, stupide, et ne manifesta aucune joie de revoir sa fille qui le couvrait de caresses.

—Ma mère.... mes sœurs.... où sont-elles, demandait Esther? Quel bonheur de pouvoir les embrasser!.....

—Tes sœurs! répondit le père; ne sais-tu pas qu'elle sont mortes?..... N'est-ce pas toi qui les as vues sonnées, comme dit ma femme?..... N'as-tu pas vu deux biches à la pone?

Elle n'en entendit pas davantage; elle s'élança comme une folle hors du salon, et courut dans le corridor où je la suivis.

Onze lits étaient vides: deux seulement étaient occupés par les deux dernières filles qui survivaient encore avec Esther, Madame Dumège était entr'elles deux et leur partageait son sein. La malheureuse femme avait vieilli de vingt ans depuis que le choléra était entré dans sa maison. En cinq jours elle avait vu mourir dix filles qui s'en allaient comme elles étaient venues, par paires!

Quand elle reconnut Esther, elle sauta sur elle comme une hyène et lui enfonça son ongle dans le visage, en l'appelant le bourreau, l'assassin de ses filles.

Je pris dans mes bras la pauvre enfant qui avait perdu connaissance, et que, sans moi, ma mère eut de chirée en lambeaux. Je la déposai chez ma sœur, où elle fit une nouvelle maladie presque aussi dangereuse que la première, et qui dura deux mois.

Pendant ce temps-là, l'épidémie avait emporté dans la même heure les deux dernières sœurs d'Esther, et quelques jours plus tard la mère avait elle-même succombé.

Dumège fut épargné par le fléau, mais quand il se vit seul, tout seul dans ce grand appartement naguère si peuplé, si tumultueux, il fut frappé d'une sorte d'imbécilité et traîna encore pendant deux ans une vie misérable.

Ma prédiction s'était accomplie plus vite que je ne l'avais cru: la mauvaise mère fut punie de Dieu!

—Et voilà mon *Histoire des Treize*, ajouta le docteur, en prenant sa canne et en se disposant à sortir.

—Eh bien! et Esther, demanda la vicomtesse, sur qui ce récit avait semblé faire une très profonde impression?

—Ah! Esther! elle est aujourd'hui ma femme.

(Fin.) E. C.

UNE BONNE ACTION.

Lundi dernier, vers six heures et demie du soir, la jeune Célestine François, jolie petite fille de sept ans environ, descendait la montagne de Baignoles lorsqu'en passant auprès des bâtimens qui s'élèvent sur la droite de la route de Saint-Ouen, elle fut accostée par une autre petite fille de son âge qui, sortant du milieu des pierres et des matériaux amassés en cet endroit, s'adressa à elle d'une voix entrecoupée de larmes: "Mademoiselle dit la pauvre enfant, pourriez vous me donner un peu de pain? j'ai faim!—O mon Dieu! répondit la jeune Célestine, prenez, j'ai bien mangé aujourd'hui, mais vous êtes bien pâle! comme vous pleurez!—C'est qu'il y a bien longtemps que je suis là, répliqua l'enfant en dévorant le morceau de pain qui lui était présenté de si bon cœur, j'avais peur, j'étais brûlée du soleil, et j'avais cherché de l'ombre derrière ces pierres en attendant que je vienne passer quelque petite fille qui est l'air bonne comme vous.—Vous n'avez donc pas de maman pour prendre soin de vous!—Maman est morte il y cinq mois; j'ai bien un papa, qui m'amenait ici ce matin, mais il est entré dans une maison, en me disant de l'attendre à la porte, et lorsqu'après toute la journée passée à l'attendre, j'ai enfin osé entrer pour le demander, on m'a dit que papa était sorti depuis bien longtemps par une autre porte.—Pauvre petite! interrompit Célestine, mais j'ai un bon papa et une bonne maman; venez, nous allons les trouver à la maison, ils auront bien soin de vous, ils vous habilleront comme moi, nous irons à l'école ensemble, vous serez ma petite sœur toute à vous!" et la charmante enfant, prenant la pauvre abandonnée par la main, la conduisit près de sa mère: "Tiens, dit-elle en souriant, voilà une pauvre petite fille que son papa a perdue exprès. Tu la garderas n'est-ce pas? Tu es trop bonne pour moi, vois-tu, et avec ce que tu me donnes tous les jours, il y en aura assez pour deux."

Les vœux de cette charmante enfant ont été accueillis comme ils devaient l'être, par son père et sa mère, bientôt ses ouvriers à qui le travail et l'économie procurent l'aisance, et dont la fille unique a fait jusqu'à ce moment le bonheur. L'enfant perdue, habillée avec les robes de sa sœur d'adoption, va être envoyée en sa compagnie à l'école, et d'après l'effusion naïve de la gratitude qu'elle exprime, on peut présager que les braves gens qui la recueillent n'auront qu'à s'applaudir de leur générosité. Une personne appartenant à une famille opulente de Paris, instruite de ce fait touchant avait voulu s'associer à la bonne action des époux François, mais son offre a été refusée dans des termes qui, quelque respectueux et réservés qu'ils puissent être, annoncent chez ces honnêtes ouvriers la ferme volonté d'accomplir seuls l'acte que leur a inspiré l'heureux naturel de leur enfant.

[Journal français.]

COMMERCIAL.

Lundi soir, 24 octobre.

Les lettres sommes reçues ces jours derniers paraissent avoir produit une réaction dans le marché monétaire, déjà le cours du change sur le Nord s'est amélioré. Hier soir à la fermeture des affaires, de bonnes traites à 7 jours sur New York ont trouvé des acheteurs à 7 1/4 d'escompte, des chèques à vue à 8; les sterlingues une tendance à la hausse: quelques doubs demandent le pair, mais on peut voir de bonnes signatures à 1 pour cent d'escompte. Du reste, aucune autre petite fille de son âge qui, sortant du milieu des pierres et des matériaux amassés en cet endroit, s'adresse à elle d'une voix entrecoupée de larmes: "Mademoiselle dit la pauvre enfant, pourriez vous me donner un peu de pain? j'ai faim!—O mon Dieu! répondit la jeune Célestine, prenez, j'ai bien mangé aujourd'hui, mais vous êtes bien pâle! comme vous pleurez!—C'est qu'il y a bien longtemps que je suis là, répliqua l'enfant en dévorant le morceau de pain qui lui était présenté de si bon cœur, j'avais peur, j'étais brûlée du soleil, et j'avais cherché de l'ombre derrière ces pierres en attendant que je vienne passer quelque petite fille qui est l'air bonne comme vous.—Vous n'avez donc pas de maman pour prendre soin de vous!—Maman est morte il y cinq mois; j'ai bien un papa, qui m'amenait ici ce matin, mais il est entré dans une maison, en me disant de l'attendre à la porte, et lorsqu'après toute la journée passée à l'attendre, j'ai enfin osé entrer pour le demander, on m'a dit que papa était sorti depuis bien longtemps par une autre porte.—Pauvre petite! interrompit Célestine, mais j'ai un bon papa et une bonne maman; venez, nous allons les trouver à la maison, ils auront bien soin de vous, ils vous habilleront comme moi, nous irons à l'école ensemble, vous serez ma petite sœur toute à vous!" et la charmante enfant, prenant la pauvre abandonnée par la main, la conduisit près de sa mère: "Tiens, dit-elle en riant, voilà une pauvre petite fille que son papa a perdue exprès. Tu la garderas n'est-ce pas? Tu es trop bonne pour moi, vois-tu, et avec ce que tu me donnes tous les jours, il y en aura assez pour deux."

Les vœux de cette charmante enfant ont été accueillis comme ils devaient l'être, par son père et sa mère, bientôt ses ouvriers à qui le travail et l'économie procurent l'aisance, et dont la fille unique a fait jusqu'à ce moment le bonheur. L'enfant perdue, habillée avec les robes de sa sœur d'adoption, va être envoyée en sa compagnie à l'école, et d'après l'effusion naïve de la gratitude qu'elle exprime, on peut présager que les braves gens qui la recueillent n'auront qu'à s'applaudir de leur générosité. Une personne appartenant à une famille opulente de Paris, instruite de ce fait touchant avait voulu s'associer à la bonne action des époux François, mais son offre a été refusée dans des termes qui, quelque respectueux et réservés qu'ils puissent être, annoncent chez ces honnêtes ouvriers la ferme volonté d'accomplir seuls l'acte que leur a inspiré l'heureux naturel de leur enfant.

[Journal français.]

LISTE MARITIME.

PORT DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

EXPEDIES.

☞ Rien.

ARRIVES.

Bateau de remorque Claiborne, When, des passes, ayant conduit en rade le brick Diadem et les goelettes Freeland et Kanly Knight.

Bateau de remorque Panther, Davis, des Passes, ayant mis en mer les navires Hope et St. Louis et conduit en rade le nav. Louisa et les goelettes Henry Clay et Harton.

Bateau de remorque Pioneer, de Detour des Anglais, avec la barque St. Cloud et le brick Toronto.

Barque St. Cloud, Davis, de Boston, 17 octobre en Lindley & Russell à Lafayette.

Navire Louisa, Leavitt, de New-York, arrivé à la Balize dans la nuit du 24.

Brick Diadem, Grant, en 13 jours de Kingston, Jam. à E. & F. T. Prescot.

Brick Toronto, False, de Thomaston.

Goele. de Freeland, Jefferson, en 16 jours de Campêche, à S. Fernander.

Goel Barton, Lawless, en 6 jours de Campêche.

Bteaux Wilson, Bradford, Mosher.

Goel Toronto, Brown, Grand Gulf.

Vickburg, Stevens, Vicksburgh.

MEMORANDA.

Porte de mer.

Charleston, 19 octobre—Arrivés, navire Kashaw, Mayo, N. Orleans. Le 4 et 5 ult. le N. E. souffla avec un violent ouragan, durant lequel, il y perdit des voiles, plusieurs et ses cables.

New York, 18 oct.—Expédié, navire Russell Glover, Morris, N. Orleans, Parti, nav. Sun, Delano, de, nav. Saxon, do.

DEPARTS DES NAVIRES A VAPEUR.

D'Angleterre.		de Boston.
Le Britannia,	4 octobre	1er novembre.
Le Caledonia,	20 octobre	15 novembre.
Le Great Western,	25 octobre	17 novembre.

DERNIERES DATES.

New-York	oct 16	Londres	sept 17
Boston	oct 18	Liverpool	sept 17
Baltimore	oct 16	Paris	sept 17
Washington	oct 16	Havre	sept 18
Philadelphie	oct 16	Bordeaux	sept 8
Charleston	oct 19	Madrid	sept 5
Vera Cruz	sept 21	Cadix	sept 10
Mexico	sept 19	Havana	sept 19
Tampico	sept 24	Galveston	oct 7

Messieurs les Rédacteurs,

Veuillez annoncer dans votre estimable journal, que M. AUGUSTIN VIAVANT sera autanou par une grande mortalité de volaille, à la prochaine élection de Recteur de la Troisième Municipalité.

Un grand nombre de votans de la Troisième Municipalité.

☞ Le beau lateau à vapeur CREOLE, capitaine Hiern, partira pour la Mobile en tout tant à tous les ports intermédiaires, aujourd'hui 26 du courant, après l'arrivée des chars de 11 heures. Pour fret ou passage s'adresser à bord ou à
J. ALBERT, 22, rue St. Louis
26 oct. 26, rue de la Commune

☞ La barque Salomon Sohns, capt. Gray, de Cette, est en ordre pour tout à fait le fret ou passage, les conditions faites sont intéressantes avant chercher leurs marchandises à la levée.
24 oct. GEORGE BEDFORD, 47, Commune

☞ Le navire paquebot TENNESSEE, capt. Wise, de Boston, commencera à entrer son chargement aujourd'hui, en face de la prison à coton d'Orleans. Les consignataires sont priés de venir activer les travaux des chaloupes.
HARROD & DARLING,
22 oct 43, rue Commune

☞ Le navire JOHN HOLLAND, capitaine Henderson, du Havre, commencera son déchargement le 25 courant et les consignataires sont pressants que les marchandises jour de bord pris part aux lequel, mais au Vent, et ne pas Mme. Dumège, jalouse de voir que ses sucrés surpassaient de beaucoup ceux de ses autres enfans, avait déclaré qu'elle cesserait désormais de prendre des leçons, sous prétexte que c'était de l'argent perdu et qu'elle était incapable de profiter des sacrifices qu'on avait la bonte de faire pour elle.

Esther pardonna à sa mère cette injustice, et comme ne lui avait pas défendu de rester dans la salle d'étude où pendant toute son professeur donnait ses enseignemens, elle y prêta toute son attention et consacra le temps où on la laissait seule à la lecture, à étudier de son côté. Elle était douée de si grandes dispositions, d'une volonté si persévérante, qu'elle réussit à devenir mieux que ses sœurs, et à vaincre sur le jeune des difficultés qui découragaient les autres; mais personne n'avait pu deviner dans le secret des triomphantes émotions qui naissaient la jeune fille à supporter les persécutions de sa vie quotidienne.

L'indigne conduite de Mme. Dumège m'avait amené à soupçonner une partie de ces traits vérités, et j'en éprouvai pour la malade un intérêt que je n'avais pas encore ressenti encore. Malgré le peu d'espoir que j'avais de la sauver, je résolus de veiller sur elle avec une attention de tous les instans, de faire un appel sérieux à tout ce que je pouvais avoir acquis d'expérience dans l'art de combattre l'épidémie: je passai le reste de la journée, je consultai chaque jour sur son état non des plus grandes lumières de la médecine moderne qui venait régulièrement faire une visite gérondie; enfin j'eus le bonheur de voir Esther reprendre la vie et il n'y eut bientôt plus de danger pour elle.

Quand elle entra en convalescence, je rongeai qu'il n'est rien de plus imprudent de la laisser exposée aux miasmes délétères de l'hôpital, et je la reconduisis moi-même chez ses parents.

Il y avait deux cercueils dans la maison.

Nous ne trouvâmes dans le salon que M. Dumège seul, tristement assis sur une chaise basse, et la tête pressée appuyée sur ses genoux. Il nous jeta un regard terne, stupide, et ne manifesta aucune joie de revoir sa fille qui le couvrait de caresses.

—Ma mère..... mes sœurs..... où sont-elles, demandait Esther? Quel bonheur de pouvoir les embrasser!.....

—Tes sœurs! répondit le père; ne sais-tu pas qu'elle sont mortes?..... N'est-ce pas toi qui les as vues sonnées, comme dit ma femme?..... N'as-tu pas vu deux biches à la pone?

Elle n'en entendit pas davantage; elle s'élança comme une folle hors du salon, et courut dans le corridor où je la suivis.

Onze lits étaient vides: deux seulement étaient occupés par les deux dernières filles qui survivaient encore avec Esther, Madame Dumège était entr'elles deux et leur partageait son sein. La malheureuse femme avait vieilli de vingt ans depuis que le choléra était entré dans sa maison. En cinq jours elle avait vu mourir dix filles qui s'en allaient comme elles étaient venues, par paires!

Quand elle reconnut Esther, elle sauta sur elle comme une hyène et lui enfonça son ongle dans le visage, en l'appelant le bourreau, l'assassin de ses filles.

Je pris dans mes bras la pauvre enfant qui avait perdu connaissance, et que, sans moi, ma mère eut de chirée en lambeaux. Je la déposai chez ma sœur, où elle fit une nouvelle maladie presque aussi dangereuse que la première, et qui dura deux mois.

Pendant ce temps-là, l'épidémie avait emporté dans la même heure les deux dernières sœurs d'Esther, et quelques jours plus tard la mère avait elle-même succombé.

Dumège fut épargné par le fléau, mais quand il se vit seul, tout seul dans ce grand appartement naguère si peuplé, si tumultueux, il fut frappé d'une sorte d'imbécilité et traîna encore pendant deux ans une vie misérable.

Ma prédiction s'était accomplie plus vite que je ne l'avais cru: la mauvaise mère fut punie de Dieu!

—Et voilà mon *Histoire des Treize*, ajouta le docteur, en prenant sa canne et en se disposant à sortir.

—Eh bien! et Esther, demanda la vicomtesse, sur qui ce récit avait semblé faire une très profonde impression?

—Ah! Esther! elle est aujourd'hui ma femme.

(Fin.) E. C.

UNE BONNE ACTION.

Lundi dernier, vers six heures et demie du soir, la jeune Célestine François, jolie petite fille de sept ans environ, descendait la montagne de Baignoles lorsqu'en passant auprès des bâtimens qui s'élèvent sur la droite de la route de Saint-Ouen, elle fut accostée par une autre petite fille de son âge qui, sortant du milieu des pierres et des matériaux amassés en cet endroit, s'adressa à elle d'une voix entrecoupée de larmes: "Mademoiselle dit la pauvre enfant, pourriez vous me donner un peu de pain? j'ai faim!—O mon Dieu! répondit la jeune Célestine, prenez, j'ai bien mangé aujourd'hui, mais vous êtes bien pâle! comme vous pleurez!—C'est qu'il y a bien longtemps que je suis là, répliqua l'enfant en dévorant le morceau de pain qui lui était présenté de si bon cœur, j'avais peur, j'étais brûlée du soleil, et j'avais cherché de l'ombre derrière ces pierres en attendant que je vienne passer quelque petite fille qui est l'air bonne comme vous.—Vous n'avez donc pas de maman pour prendre soin de vous!—Maman est morte il y cinq mois; j'ai bien un papa, qui m'amenait ici ce matin, mais il est entré dans une maison, en me disant de l'attendre à la porte, et lorsqu'après toute la journée passée à l'attendre, j'ai enfin osé entrer pour le demander, on m'a dit que papa était sorti depuis bien longtemps par une autre porte.—Pauvre petite! interrompit Célestine, mais j'ai un bon papa et une bonne maman; venez, nous allons les trouver à la maison, ils auront bien soin de vous, ils vous habilleront comme moi, nous irons à l'école ensemble, vous serez ma petite sœur toute à vous!" et la charmante enfant, prenant la pauvre abandonnée par la main, la conduisit près de sa mère: "Tiens, dit-elle en riant, voilà une pauvre petite fille que son papa a perdue exprès. Tu la garderas n'est-ce pas? Tu es trop bonne pour moi, vois-tu, et avec ce que tu me donnes tous les jours, il y en aura assez pour deux."

Les vœux de cette charmante enfant ont été accueillis comme ils devaient l'être, par son père et sa mère, bientôt ses ouvriers à qui le travail et l'économie procurent l'aisance, et dont la fille unique a fait jusqu'à ce moment le bonheur. L'enfant perdue, habillée avec les robes de sa sœur d'adoption, va être envoyée en sa compagnie à l'école, et d'après l'effusion naïve de la gratitude qu'elle exprime, on peut présager que les braves gens qui la recueillent n'auront qu'à s'applaudir de leur générosité. Une personne appartenant à une famille opulente de Paris, instruite de ce fait touchant avait voulu s'associer à la bonne action des époux François, mais son offre a été refusée dans des termes qui, quelque respectueux et réservés qu'ils puissent être, annoncent chez ces honnêtes ouvriers la ferme volonté d'accomplir seuls l'acte que leur a inspiré l'heureux naturel de leur enfant.

[Journal français.]

CAZADORES DE ORLEANS
AVENIDA.

La Compañia tomara las armas el mi. 26 de Noviembre proximo y se reunira en el parage acostumbrado, à las 2 1/2 de la tarde, con caesra de paño y pantalon blanco, para de alli marchar al Cementerio catolico No. 2, y hacer en el los honores funebres debidos à nuestros finados compañeros de armas, cuyas cenizas reposan en el Panteon que la compañia tiene erigido y consagrado à este objeto.

El capitan espera del zelo de todos los miembros activos y honorarios, la puntual asistencia à este acto militar y piadoso.

Nueva Orleans, 24 oct. 1842.

De orden del capitan,
A. RIVAS,
Sargento Primero.

COMISION DE PANTEON.

El martes 1 º de Noviembre, dia conseagrado por la Yglesia à la conmemoracion de los difuntos, de tambien él en que la Compañia de Cazadores de Orleans celebra el aniversario funeral de sus miembros finados, ofrecemos los ricos en el Panteon que les está dedicado en el cementerio catolico No. 2, y consultando siempre en seguir la practica por ella establecida de asociarse este acto funebre y piadoso la exposicion de los niños huerfanos alcanzo de la *Asociacion Catolica*, con el laudable fin de recibir barta ellos la caridad publica; la comision de Panteon, llena de cariñosa ternura por la generosidad y filantropia que siempre ha distinguido al pueblo de la Nueva-Orleans, aprovecha la oportunidad que le proporciona tan religioso acto, para solicitar de este mismo pueblo el auxilio que reclama de su parte la existencia, la educacion moral y el progreso de estos inocentes y tiernos seres, que no tienen mas madre que la patria ni cuentan con otro patrimonio que el de la simpatia de los buenos y humanos corazones.

Nueva Orleans 24 de Octubre de 1842.

El Presidente de la comision de Panteon.
JOAQUIN GOMEZ.

QUARTIER GENERAL
LEGION DE LA LOUISIANE.

Nlle. Orléans, le 24 octobre 1842.

Le Brigadier General commandant la Légion de la Louisiane, informe les officiers, sous officiers et soldats de la Légion de la Louisiane, qu'à la 16 du courant, il a demandé de son